



THÈBES

Bibliothèque Maison de l'Orient



134758

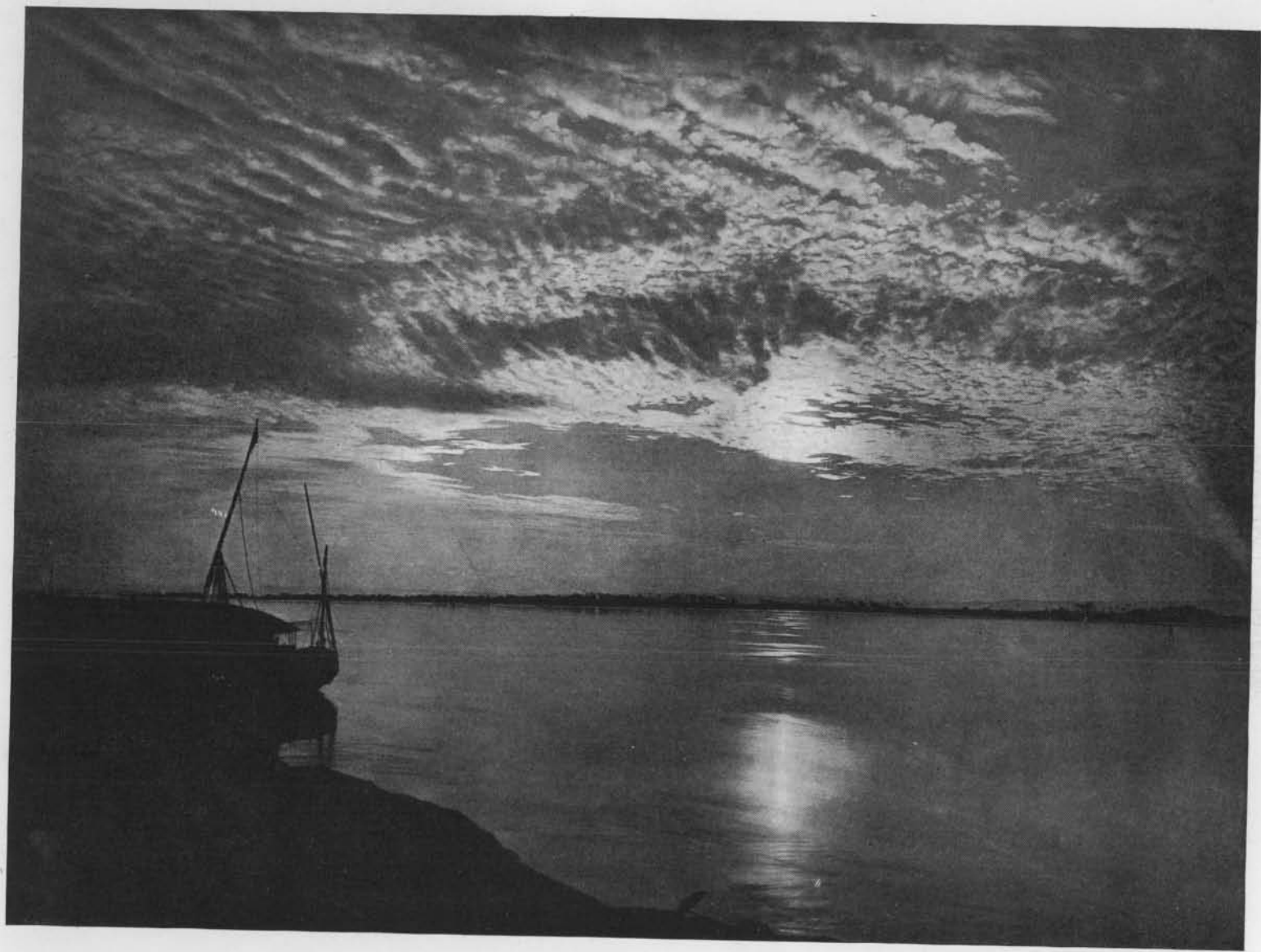


THÈBES

LA GLOIRE D'UN GRAND PASSÉ

EXPLIQUÉE AUX ENFANTS





COUCHER DE SOLEIL A THÈBES.

(Phot. W. Abney.)

THÈBES

LA GLOIRE D'UN GRAND PASSÉ

EXPLIQUÉE AUX ENFANTS



CHEZ VROMANT & C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

3, RUE DE LA CHAPELLE, BRUXELLES • DÉPÔT : 37, RUE DE LILLE, PARIS (VII^e)

A SON ALTESSE ROYALE
LE PRINCE FAROUK

THÈBES. LA GLOIRE D'UN GRAND PASSÉ



Il y avait autrefois une grande ville au bord d'un large fleuve. Cette ville était puissante, riche et belle ; le fleuve était majestueux et vraiment digne de la capitale splendide d'un empire imposant.

De ce fleuve, mystérieux en ses sources, fécond en ses effets, terrible parfois en ses colères, les riverains avaient fait un dieu, et ce dieu qui daignait traverser du sud au nord toute la ville, reflétait dans son cours les monuments grandioses et les spectacles superbes qui s'offraient à lui. Sur la rive droite s'élevait au bord de l'eau un temple aux colonnes élégantes ; mais ce qui dominait toute la cité c'était, vers le nord, un ensemble de constructions aux dimensions gigantesques. Des princes de cette région, qui étaient parvenus à vaincre des rivaux et à mettre un peu d'ordre et d'unité dans le pays, avaient bâti là un sanctuaire au dieu qui les avait soutenus dans la lutte. Les princes étaient devenus rois, les rois avaient vu leur pouvoir s'accroître avec leur territoire. Ils dominèrent toute la contrée, ils dominèrent la vallée du fleuve, ils dominèrent les pays voisins ; ils reçurent l'hommage du monde entier alors connu. Reconnaisants au dieu qui permettait ces victoires, les rois prélevèrent sur les impôts, sur les tributs, sur les butins de guerre une large part destinée au temple. La fortune du dieu

était considérable. Il possédait de l'or, des objets précieux, des aliments, des bestiaux, des domaines et des esclaves en grande abondance, et sa demeure devenait chaque jour plus immense et plus magnifique. Le roi, à peine monté sur le trône, avait le souci de prouver sa reconnaissance et sa piété par des constructions et des donations nouvelles ; souvent aussi la vanité de surpasser ses prédécesseurs et d'être proclamé grand par les siècles futurs poussait le souverain à des réalisations vraiment surhumaines.

Au bout de quelques siècles, le nom du dieu,

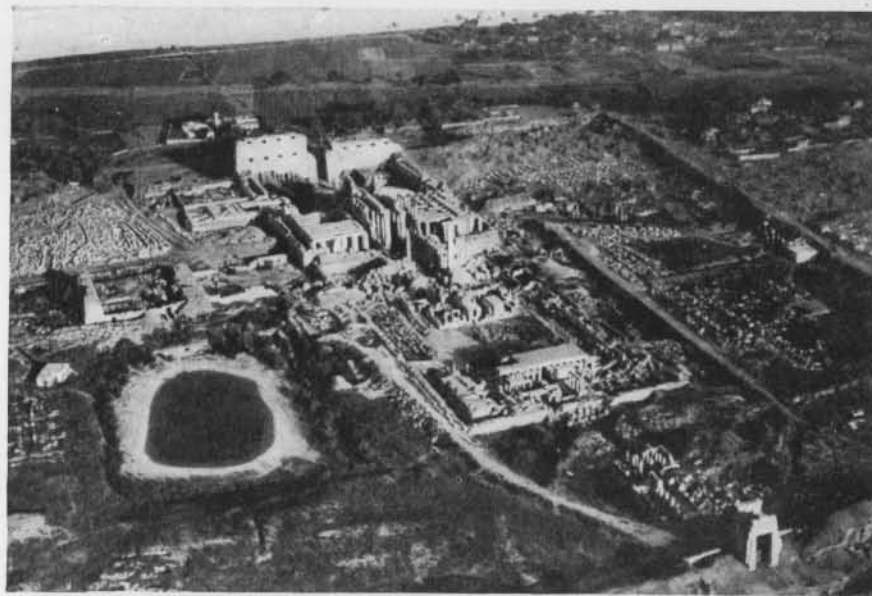


FIG. 1.

(Phot. aér. P. Kofler.)

KARNAK. Temple d'Amon.

associé à celui de chacun des rois, régnait donc sur un monde de temples, de cours, de colonnades, de pylônes, d'obélisques, de statues, d'inscriptions et de tableaux sculptés. Le prêtre qui, les cérémonies rituelles terminées, montait, au coucher du soleil, à la partie supérieure du pylône principal, devait être pris de vertige à voir la splendeur et la force de ce monde des dieux s'imprégnant d'un contact intime et profond avec la puissance du fleuve et la vie de la cité florissante.

Puis, quand le dieu-soleil avait baissé encore, il pouvait se tourner vers la rive occidentale où l'astre venait de disparaître, laissant tout le ciel embrasé de gloire. Aux flancs de la montagne fauve, ses yeux distinguaient les demeures silencieuses de ceux qui avaient quitté cette vie pour s'en aller à l'occident recommencer une existence plus parfaite auprès des dieux de l'Au delà. Et son esprit, pénétré des croyances ancestrales et des secrets acquis par l'étude, évoquait, dans la pénombre des lointaines chapelles funéraires, ce séjour des Bienheureux.



FIG. 2. (Phot. M. Pillet.) KARNAK.
Cour des Bubastides inondée.

Mais la lune montait, et la région des morts s'effaçait à mesure que devenait plus animée la cité des vivants et que celle des dieux s'affirmait dans les contrastes d'ombre et de lumière.

Ce fleuve était le Nil, la ville qu'il arrosait fut appelée par les Grecs « Thèbes » et le dieu qui protégeait la cité était Amon.

Amon était roi des dieux. Aucun autre ne pouvait, croyaient les Thébains, lui disputer le pouvoir. Il vivait dans son temple, « le Trône des Deux Terres », comme un souverain puissant dans son palais, au cœur de son empire. Il avait une femme, la déesse Mout, dont le temple élevé près du sien lui était relié par une allée de sphinx. Amon avait aussi un fils, le dieu Khonsou, et c'est dans l'angle formé par les deux axes du temple du père que le temple du fils avait été placé.

Il y avait autour d'Amon toute une cour. Les divinités d'autres villes d'Égypte, très puissantes chez elles, comme Ptah de Memphis, se faisaient humbles auprès du roi des dieux. Des dieux locaux, détrônés ou écartés par Amon, étaient tolérés par lui dans un culte



FIG. 3. (Phot. J. Capart.) MEDAMOUT. Le temple de Mentou.

dépendant ; par exemple, le dieu Mentou. Enfin, les divinités secondaires, innombrables réellement, faisaient au dieu Amon un cortège royal.

Mais Amon avait une seconde famille, une autre cour que celle du monde des dieux. Le pharaon, dans son palais thébain, s'intitulait avec orgueil le « fils d'Amon ». Ce n'était pas un vain mot. Il savait, et les prêtres de leur côté le répétaient à tous, que dans les temps très anciens les dieux avaient régné sur la terre d'Égypte. Puis, ils étaient retournés dans le ciel mais ils avaient laissé sur le trône des successeurs de leur famille.

Les pharaons descendants de ces ancêtres favorisés étaient donc bien les fils légitimes des dieux. Du reste, Amon veillait de près sur son fils terrestre et, lorsqu'il le jugeait nécessaire, intervenait personnellement pour assurer la succession au trône.

Chaque jour, le pharaon rendait au dieu les honneurs d'un fils à son père et, en échange, il lui demandait conseil et protection pour les affaires du pays et surtout les conflits guerriers.

Depuis des temps immémoriaux, les Égyptiens avaient organisé des expéditions pacifiques aux pays lointains d'Europe, d'Asie ou d'Afrique où ils trouvaient des matières premières qui manquaient dans la vallée du Nil. Ces expéditions s'étaient multipliées à l'époque de la splendeur de Thèbes et l'une des plus mémorables était celle qu'avait ordonnée la reine



FIG. 4. (D'après I. Rosellini.) TOMBEAU DE NEFERHOTEP. Maison thébaine.



FIG. 5.

(Phot. Seif & Gaddis.)
Sethi I^{er}, vainqueur des Khetas.

KARNAK.

Hatshepsout pour le pays de Pount où croissaient des arbres à encens et bien d'autres produits recherchés. Mais les Egyptiens n'étaient pas toujours bien reçus et les pacifiques envoyés de « Sa Majesté » devaient s'entourer d'un appareil guerrier qui imposait aux étrangers une crainte salutaire. La lutte était rude pour maintenir la suprématie de l'Égypte sur des voisins parfois bien turbulents et de véritables guerres de défense ou de conquête furent faites par les rois de la XVIII^e et de la XIX^e dynastie ; toujours le succès en

était rapporté au dieu. C'est ainsi que les murs des temples portaient, à côté des scènes d'adoration, les épisodes principaux des grandes expéditions militaires : les conquêtes de Thoutmès III, le Napoléon d'Égypte, les campagnes de Sethi I^{er}, père de Ramsès II qui, lui aussi, eut à faire enregistrer par ses scribes des faits d'armes éclatants.

Mais un jour, les nouvelles des pays lointains plus ou moins alliés, plus ou moins soumis, devinrent inquiétantes. Aux frontières mêmes de l'Égypte, des hordes, poussées par des invasions formidables, menacèrent la tranquillité du Delta. Le pharaon Ramsès III, qui régnait alors, dut lutter contre la ruée des « peuples de la mer ». Ceux-ci, de tous côtés, venaient à l'assaut de la riche et paisible Égypte. Sur les murs de son temple funéraire ce roi fit inscrire toutes les grandes batailles de son règne et, dans le pavillon d'entrée, des reliefs représentèrent le roi

vainqueur foulant aux pieds les ennemis héréditaires de l'Égypte. Mais la réalité fut sans doute moins glorieuse et ces victoires partielles ne purent arrêter le grand mouvement de peuples en ces temps troublés. Les pharaons, de plus en plus faibles, virent bientôt les armées étrangères envahir les terres fertiles de la Basse-Égypte et même Thèbes aux cent pylônes, le cœur et la gloire de la Haute-Égypte.

La civilisation égyptienne, si brillante et si raffinée, ne disparut pas complètement à cette période de

misère. Elle était séculaire et profondément établie. Comme il arrive souvent dans ce cas, le vaincu s'imposa au vainqueur. Les Ethiopiens, les Perses, même les Grecs et les Romains subirent en Egypte beaucoup plus d'influences qu'ils n'en transmirent. Les rois étrangers considérèrent comme un honneur de devenir des pharaons et d'agir comme tels.

C'était, en effet, un honneur puisque le pharaon était le propre fils du dieu Amon. Mais cet honneur était rançonné de lourdes charges et de devoirs importants. Le pharaon, comme son père Amon, devait consacrer sa vie et ses forces à faire régner partout un haut idéal de justice et de charité. La déesse Maat, symbole de la Vérité, présidait à tous ses actes publics ou privés. Partout, sur les murs des temples les plus grandioses, dans les peintures des chapelles funéraires les plus humbles, se trouvait le nom ou l'image de cette belle et noble déesse, car le pharaon n'était pas seul à suivre cet idéal de vérité. Tous en Egypte, du plus grand au plus petit, étaient tenus aux mêmes obligations. C'est ainsi que le vizir Rekhmara, qui exerça ses fonctions sous le grand roi de la XVIII^e dynastie, Thoutmès III, et sous Aménophis II, prit soin de faire inscrire dans son tombeau les préceptes de sagesse et d'équité auxquels il obéissait dans sa vie privée et surtout dans ses charges publiques. Il fit compléter ces textes intéressants par des scènes qui le représentaient dans l'exercice de ses fonctions.

Ces hommes justes, ces magistrats intègres étaient récompensés dans l'autre monde selon leur mérite, car Maat présidait à la pesée du cœur qui se faisait après la mort. Mais quelques grands ministres furent appréciés dans le monde des vivants, dès leur existence terrestre et surtout après leur mort. C'est ainsi que dans le grand temple d'Amon se trouvaient des statues d'Amenhotep, fils de Hapi, ministre d'Aménophis III, et que ce personnage avait un culte et un

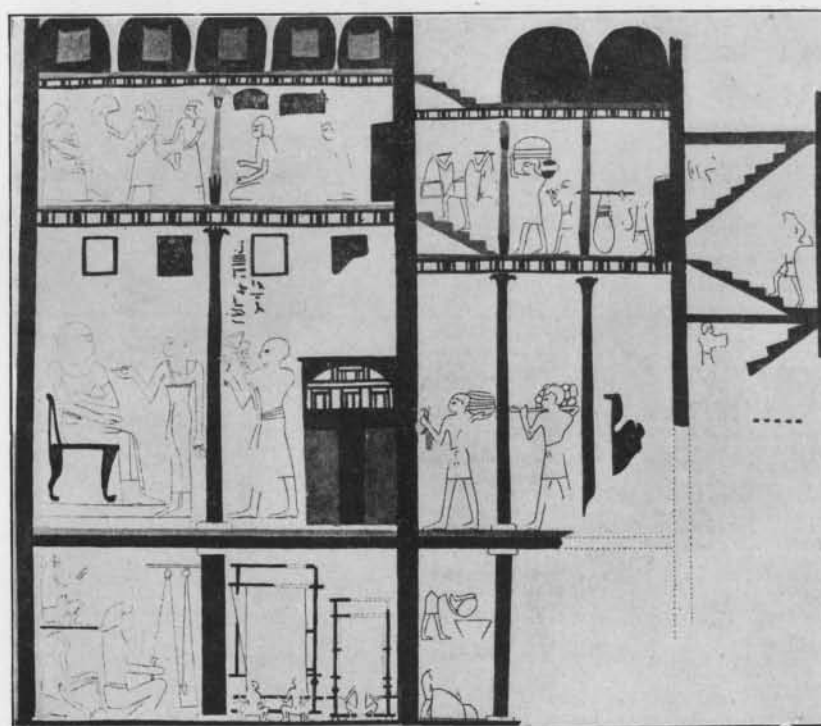


FIG. 6. (Phot. Mackay.) TOMBEAU DE TEHOUTINEFER HOUÏA.
Coupe d'une maison thébaine.

sanctuaire sur la rive gauche de Thèbes. Sur les murs de ce sanctuaire était représenté un autre sage du pays, Imhotep, qui avait vécu à la III^e dynastie et dont les Egyptiens des générations suivantes avaient fait un dieu.

Il n'était pas toujours aisé d'agir ainsi en toute justice et loyauté. Souvent les honneurs, la puissance, les richesses poussent ceux qui les possèdent à se relâcher des principes austères des vertus. Thèbes était à l'apogée de sa gloire. Cette ville pouvait dire, sans excès d'orgueil, que le monde entier travaillait pour elle. Les produits les plus précieux des contrées proches ou lointaines affluaient par le Nil et par les routes des caravanes. C'étaient des butins de guerre, des tributs amicaux ou intéressés, des échanges de commerce et de plus en plus les temples s'ornaient, le trésor royal se remplissait et la ville entière profitait de cette vie intense et de ces largesses. Ceux qui, au

nom du roi d'Egypte, avaient conduit les expéditions victorieuses, ne manquaient pas de faire peindre ou

sculpter sur les murs de leur tombeau les richesses prodigieuses et les objets curieux rapportés de ces pays lointains.

Que de monceaux d'or dans les tombes thébaines, que d'esclaves soumis prêts à donner la force de leurs bras pour les grands travaux que concevaient les pharaons à la gloire du seigneur divin des Deux Egyptes! Quand ces cortèges somptueux traversaient la ville, les humbles qui n'avaient jamais quitté les bords du Nil thébain sentaient leur cœur s'élargir comme celui d'un conquérant dans les terres vierges.

Ces fêtes, ces cortèges n'étaient pas les féeries d'un jour sans lendemain. Dans tous les quartiers de Thèbes, ces objets rares ou précieux, ces richesses fantastiques servaient au travail et à la jouissance de milliers de personnes. Le pharaon, rentré dans son



FIG. 7. (Aq. N. de G. Davies.) TOMBEAU DE NAKHT.
Le musicien aveugle.

palais après de longues campagnes, foulait, de ses fines sandales rehaussées d'orfèvrerie, des pavements aux teintes si fraîches, si animées qu'il se croyait par moments dans son kiosque au bord de l'eau, parmi les fourrés de papyrus, au milieu des oiseaux de toutes couleurs et de toutes formes. Aux heures de repos, lorsque ce fils d'Amon se délassait dans une intimité relative de ses devoirs écrasants d'imposante majesté, ses mains ne touchaient que la vaisselle d'or ou les calices bleus émaillés qui semblent être toujours la fleur vivante, épanouie. La reine, les princesses, les femmes du palais, dans leurs appartements aux tentures somptueuses, pouvaient regarder, ravies, les bijoux finement travaillés, les délicates amulettes, dont elles allaient parer leurs robes légères de lin très blanc.

Dans les maisons des grands personnages et des hauts fonctionnaires, les mêmes scènes se reproduisaient et la nuit, à la clarté des torches et des lampes d'albâtre, ou même dans la merveilleuse lueur des étoiles étincelantes, la ville entière célébrait sa richesse et sa puissance en

des fêtes et des banquets où la musique, la danse, les parfums, les fleurs réjouissaient à l'envi le cœur des privilégiés.

Cependant, ces harmonies et ces senteurs flottant par la brise légère sur le Nil et la campagne, s'en allaient caresser ceux qui, leur rude journée de travail terminée, se reposaient d'un sommeil lourd dans leur demeure misérable ou sur leur barque. Ceux-là n'avaient ni richesses ni fêtes, mais ils participaient à cette joie de tous qui était dans l'atmosphère de la

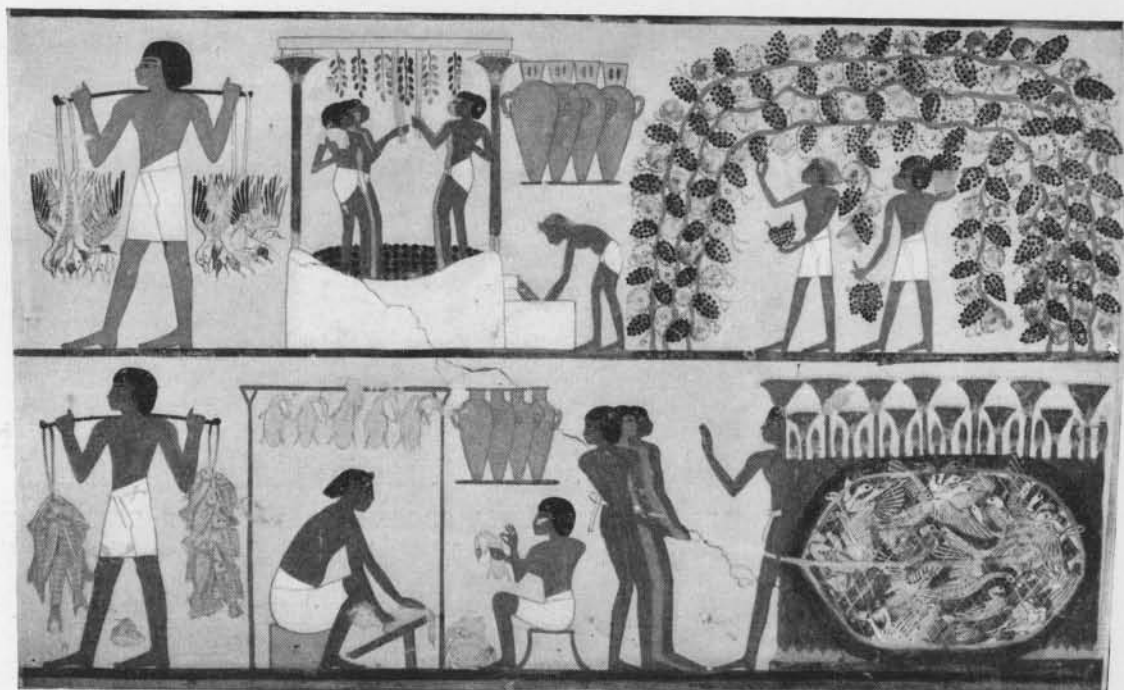


FIG. 8.

(Aquare. F. S. Unwin.)

TOMBEAU DE NAKHT.

Vendanges. Capture et préparation des oiseaux.

ville, et lorsque le soleil les faisait se dresser pour le labeur quotidien, ils bénissaient ce dieu qui donne la vie et la force.

Le travail de la terre absorbait toutes les activités.

Irriguer le sol, labourer, semer, récolter, vanner n'étaient pas choses faciles ; il fallait être lesté, il fallait être tenace. Mais quelle joie quand les grains s'amassaient « aussi nombreux que les sables de la mer » dans les greniers, vides de la récolte dernière ! La bière et le vin coulaient en abondance ce jour-là pour tous, et les plaisanteries allaient leur train. Les artisans n'avaient pas ces

heures joyeuses des hommes des champs ; cependant, ils faisaient leur métier avec courage. Menuisiers, forgerons, ciseleurs, potiers, corroyeurs, teinturiers créaient chacun des chefs-d'œuvre en leur art et dédaignaient les pauvres diables peinant tout le jour sur les barques du Nil, dans les marais de papyrus ou sur les chantiers où s'élevaient les

grands édifices aux dieux et aux morts. Tout ce monde ne se sentait pas trop malheureux ; il n'avait de minutes mélancoliques, peut-être amères, que lorsqu'un scribe, qui se croyait supérieur par la

science ou l'intelligence, faisait remarquer avec insistance les misères des métiers. Mais chacun bientôt redressait la tête et attaquait la besogne avec une nouvelle ardeur.

Il fallait ces bras solides et ces cœurs vaillants pour mener à bonne fin les œuvres grandioses rêvées par les pharaons et réalisées par leurs artistes. La ville était couverte de monuments dont un seul suffirait à la

gloire d'un pays. Sur la rive droite il y avait surtout les deux temples du dieu Amon, l'un, sa vraie demeure, immense et impressionnant, l'autre, où il se rendait au Nouvel An pour un jour, beau surtout par l'élégance de ses colonnes et l'ordonnance de son plan.

Mais la rive gauche, terre réservée aux morts, pouvait montrer des merveilles dignes de la demeure



FIG. 9.

(Phot. J. Capart.)
Colonnade et portique d'Anubis.

DEIR EL BAHARI.

d'Amon. Les tombeaux des rois étaient autant que possible groupés dans un endroit sauvage et difficilement accessible. Seulement, à la lisière de la terre cultivée et du désert s'élevaient de vastes édifices, temples funéraires de ces rois dont la momie reposait plus loin dans la montagne. Lequel était le plus beau ? Hatshepsout, la grande reine, avait fait sur la rive gauche, à sa gloire et à celle de son père, un monument aussi magnifique que celui qu'elle avait fait édifier dans la cité à la gloire d'Amon. D'autres rois de la XVIII^e dynastie avaient bâti également des temples renommés. Puis Sethi I^{er}, Ramsès II, Ramsès III

avaient, en des constructions grandioses, fait survivre à jamais leur nom. Quelquefois même, à court de pierres suffisamment belles, d'argent ou de temps pour en faire chercher au loin, tel roi avait d'un geste sacrilège mais, hélas ! combien humain, enlevé du temple en ruines d'un ancêtre, les plus beaux blocs pour se les approprier.

Les officiers du palais, les hauts dignitaires de la ville, les principaux ministres du culte avaient aussi l'ambition de se survivre après la mort en un monument digne d'eux. Dans toute la bande désertique,

plaine ou colline, qui s'étendait entre les terres grasses et la falaise, on ne voyait, dans les années glorieuses de l'empire thébain, qu'ouvriers au travail, surveillants actifs, grands personnages venant visiter le lieu de leur sépulture.

Pour quelques-uns, le roi lui-même avait offert le terrain, et sa générosité pouvait aller jusqu'à prêter aussi ses bons ouvriers : scribes, peintres ou sculpteurs, qui feraient de la cha-

pelle funéraire une œuvre renommée et vraiment digne de l'être. Le caveau avait peu d'importance. Dans un quartier seulement, le quartier méridional, où résidaient les fonctionnaires et les artisans de la nécropole, on s'était préoccupé d'orner la salle où devait être déposée la momie, et l'on traitait avec moins de soins les parties extérieures du monument.



FIG. 10. (Phot. Seif & Gaddis.)

MÉDINET HABOU. Façade du Palais.

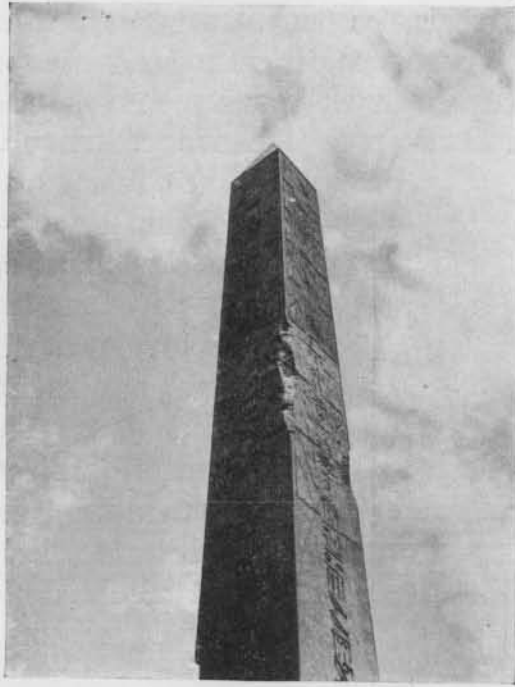


FIG. 11. (Phot J. Capart.) KARNAK.
Pointe de l'obélisque d'Hatshepsout.

faces telles que ceux mêmes qui les voyaient tous les jours ne pouvaient les connaître dans leur entièreté, et les peintres avaient passé aussi, laissant sur les murailles, sur les plafonds, des couleurs si fraîches qu'on se croyait transporté dans un monde de rêve et de vie parfaite.

Mais dans la nécropole, l'art tout aussi facile se faisait plus mystérieux. La plupart de ces images peintes ou sculptées étaient créées à la faible lueur d'une torche, d'une lampe ou même d'un miroir qui allait

Quelles choses merveilleuses réalisaient parfois ces artistes thébains! Dans les édifices de la ville et dans les temples funéraires on voyait leur œuvre au grand jour. Les statues colossales ou de taille normale se présentaient avec l'exactitude de leurs proportions et la finesse de leur modelé. Les reliefs cou-

chercher très loin le soleil radieux. Et ces figures décoratives, douées de vie par l'artiste, une fois les funérailles terminées étaient la proie de l'ombre, du silence et de l'oubli.

Au grand jour ou dans les ténèbres, qu'importe! Ce que les Egyptiens désiraient par-dessus tout, c'est que ces représentations continuassent à exister de la vie étrange que leur avait insufflée la magie et que, le nom du défunt résistant aux atteintes du temps, son corps mortel, résistant aussi, jouît d'une éternelle jeunesse. Rêves vains que le temps, les hommes, les grands fléaux humains allaient se charger de briser.

Il y avait autrefois une grande ville au bord d'un large fleuve. Il n'y a



FIG. 12. (D'après Prisse d'Avennes.)
TOMBEAU DE RAMOSE. Les étrangers.

plus, aujourd'hui, au bord du Nil, que des ruines qui étonnent le voyageur par leur majesté immense et qui l'attristent par les menaces de destruction totale qu'ils portent en eux.

Lorsque le train du Caire, roulant depuis douze heures, approche de Louxor, le voyageur peut entrevoir une masse d'un jaune-brun plus triste que glorieux : ce sont les pylônes du temple d'Amon, le « Trône des Deux Terres ». Ce lieu sacré des temps pharaoniques est cerné de plusieurs côtés par les pauvres maisons de terre d'un village arabe et c'est le nom de ce village, « Karnak », qui désigne maintenant ce témoin prodigieux du passé. Mon-

tons, comme le prêtre d'Amon, sur le grand pylône qui n'a pu être achevé. La splendeur de Thèbes éclatera encore dans l'allure gigantesque de l'ensemble, mais c'est sa ruine surtout que clament toutes les pierres. Le second pylône est éboulé ; la salle hypostyle, qui

semblait braver les siècles par les dimensions extraordinaires de ses colonnes, est ébranlée par la base, car chaque année les eaux qui s'infiltrèrent après les inondations, font glisser le sous-sol sur lequel pèsent

les blocs gigantesques. Le temple de Ramsès III a dû être dégagé du sable et des pierres qui l'étouffaient, ainsi que l'allée de sphinx conduisant du quai antique au premier pylône. Un obélisque d'Hatshepsout est encore en place mais l'autre est tombé, et sa pointe est allée se poser, Dieu sait comment, sur une butte éloignée du centre des ruines.

Plus loin, vers le nord, après le grand

espace vide où devait s'élever le sanctuaire primitif du Moyen Empire, se dressent quatre colonnes reproduisant en pierre les bottes de papyrus que les Egyptiens s'en allaient cueillir au bord des eaux. Qu'est-ce que cela ? C'est la salle du « jardin botanique », celle où Thoutmès III fit sculpter les plantes et les animaux



FIG. 13.

(Phot. J. Capart.)

Salle du « jardin botanique ».

KARNAK.

vus dans ses grandes expéditions d'Asie. Hélas ! les murs sont rasés à peu de hauteur du sol et l'on ne voit plus qu'avec peine les délicats reliefs d'oiseaux et de fleurs.

Mais un coin de verdure et de fraîcheur attire. Vers le nord, près de la massive enceinte de briques, il y a tout un groupe de palmiers. L'allée qu'ils forment conduit à un petit temple qui semble gai dans les jeux de lumière et sous la caresse des palmes. Il est bien conservé et présente, avant la cour, les colonnes isolées où les empereurs romains ont fait imiter gauchement le style de leurs prédécesseurs, les vrais pharaons. Trois petites salles forment le sanctuaire ; elles sont ténébreuses ; une lueur pénètre faiblement par une étroite ouverture dans les dalles épaisses du plafond. Dans l'une des salles, lorsqu'on s'est habitué aux ténèbres, on découvre tout à coup, dressée devant la paroi du fond, la déesse Sekhmet, femme à tête de lionne, qui semble vivre comme au jour où le sculpteur l'a caressée une dernière fois de son ciseau.



FIG. 14.

(Phot. Seif & Gaddis.)

KARNAK. Jardin botanique.

Il y a encore bien d'autres vies à découvrir dans ce Karnak immense : près du lac sacré dont les eaux soudainement s'enflent et se répandent, le gros scarabée d'Aménophis III semble palpiter, et, sculpté par les

artisans égyptiens pour la gloire du pharaon, il devient vraiment un symbole d'éternité.

Mais où la ruine du temple semble le plus complète, c'est dans la série des quatre pylônes qui, partant de la salle hypostyle, font l'axe nord-sud. Le neuvième et le dixième surtout ont vu s'effondrer tout le noyau central et ne tiennent plus que par miracle. Depuis des années déjà, les inspecteurs du Service des

Antiquités à Karnak, Legrain d'abord, M. Pillet ensuite, travaillent sans relâche, courant d'un bout à l'autre de cet immense domaine pour essayer de sauver à tout prix cette gloire qui s'en va. La partie la mieux conservée de cet ensemble est le temple du fils d'Amon, du dieu Khonsou. Là on peut encore se rendre compte de ce qu'était un sanctuaire d'Egypte.

Mais nous avons hâte de savoir ce qu'est devenu

l'autre temple d'Amon, ce beau temple au bord de l'eau où la barque chargée de la statue du dieu abordait une fois l'an, au milieu des acclamations de la foule.

Le Nil est trop loin, et, à cause de ses courants et de ses sables, nous ne pouvons nous fier à lui. Il ne nous reste qu'un moyen : faire comme le petit Poucet. Ce ne sont ni les miettes de pain ni les cailloux blancs qui vont nous jalonner la route ; ce sont de grands sphinx à tête de bélier qui s'étendent l'un près de l'autre en une pose magnifique. Nous passons entre eux, un peu impressionnés. Pourtant, ils ont aussi senti l'effet destructeur des siècles et des hommes. Certains d'entre eux ne sont plus qu'une masse informe et bientôt même nous les voyons s'abîmer dans l'eau stagnante qui baigne le village de Karnak.

Plus de sphinx... Qui nous dira la voie pour aller

vers le sanctuaire d'Amon ? Ce sont les ânes et les âniers, et les chameaux qui passent, majestueux comme s'ils avaient hérité de la dignité des animaux sacrés de l'Égypte ancienne. Suivons-les ; à droite,

nous entrevoyons de temps en temps le Nil et la montagne fauve de l'autre rive ; à gauche, les champs de lourde terre brune sont tout verts et odorants, car les semences ont poussé vite et les plantes sont en fleurs. C'est toute la vie de l'Égypte moderne que l'on peut découvrir là. Mais les sphinx, mais le temple ? Voilà que nous arrivons dans un village arabe. Des jardins, des maisons, des boutiques, des rues pleines de monde : c'est Louxor. Le petit



FIG. 15.

(Phot. J. Capart.)

KARNAK. Temple de Ptah.

Poucet ayant perdu sa route n'a plus qu'une ressource, c'est de suivre bêtes et gens qui vont vers le Nil.

Mais, oh surprise ! voici, au bord du fleuve, le

temple qui se dresse. Il était caché par les maisons et la terre ; il y a même une mosquée qui s'est installée dans la cour et dont le minaret blanc dépasse les lourdes pierres brunes. Mais le temple est bien là ! On devine l'allée de sphinx qui, ayant continué tout droit son chemin depuis Karnak, aboutit entre les deux obélisques au premier pylône. L'un des deux obélisques est enterré fortement, ainsi qu'une série de statues colossales. L'autre a déserté son poste, et les statues, ses compagnes, semblent le déplorer. Il a été offert à la France et c'est lui que l'on aperçoit de loin, à Paris, sur la place de la Concorde. Derrière, sur les deux massifs du pylône, l'on distingue encore les périptères écrites et dessinées de la grande victoire de Kadesh, remportée par Ramsès II.

Voici la cour avec les jolies colonnes du reposoir des barques, les autres colonnes massives et les statues colossales qu'Aménophis III avait fait élever, et que Ramsès II s'est appropriées en y mettant ses noms, ceux de sa femme, de son fils...

Mais, hâtons-nous. Il y a tant à voir encore ! Nous passons la grande colonnade, bordée



FIG. 16. KARNAK.
(Phot. Seif & Gaddis.)
Sekhmet au temple de Ptah.

promener. A chaque instant quelque surprise fait

de murs où se trouvent les reliefs racontant toute la procession de la barque d'Amon. Les pauvres reliefs sont mutilés, abîmés, presque indistincts. Et pourtant, ils ont été faits avec une finesse extrême, une grande habileté, et tous les détails pittoresques qu'on y a introduits retiendraient des heures, même sous le soleil ardent qui fait sauter les pierres humectées par les eaux et donne à nos yeux d'Européens de trop fortes lueurs.

Enfin, voici la vraie cour du temple, celle qui précède l'hypostyle. Autrefois, elle devait être bien close entre ses hauts murs qui lui donnaient de l'ombre et du mystère. Maintenant, le soleil s'y étale en maître et, entre les colonnes de l'ouest, c'est le bleu du Nil et le rose doré de la montagne qui se jouent. Les belles colonnes ! Malgré leurs dimensions considérables et grâce à leurs proportions parfaites, elles s'élancent fines et nerveuses sur ce fond lumineux et léger.

Après l'hypostyle, c'est la succession des petites salles, ayant eu chacune leur destination et gardant toutes un cachet particulier. C'est délicieux de s'y

pousser un cri, tandis que sur la terre encore humide de l'eau qui s'est à peine retirée, les petites grenouilles sautent effarées, sans respect pour les statues colossales ou les inscriptions pompeuses et que peu à peu les chevrettes noires, aux pattes grêles et aux longues oreilles, envahissent le domaine d'Amon, où la verdure de quelques semaines leur paraît particulièrement succulente.

Avant de partir, montons au pylône. Nous y verrons le temple étalé à nos pieds, la mosquée et les maisons à terrasse du quartier indigène, plus loin, les grands hôtels et le palais de la sultane ; mais surtout nous verrons le Nil, le Nil tout proche, bruyant, animé et dont les barques en s'inclinant semblent nous convier à passer sur l'autre rive.

Voilà ! c'est fait. Le vent était bon, la voile s'est tendue et la barque a filé vite pour venir se poser sur le sable qui précède la vraie berge. Maintenant les ânes trottent entre les champs et le canal, et bientôt toute la plaine désertique,

les collines et la falaise s'étalent devant nos yeux éblouis.

Visitons d'abord les temples funéraires. Quelques-uns se distinguent très bien : Deir el Bahari, Kourna, le Ramesseum et Médinet Habou. Le temple d'Hatshepsout paraît si beau encore que l'on se dit : « Il ne pouvait pas être plus splendide au temps de la grande reine. » Mais de près, c'est autre chose. Une partie des colonnades est détruite ou restaurée. Les reliefs délicats des portiques ou des chapelles ont été abîmés, mutilés, rongés. Les couleurs ont presque disparu ; il en reste juste assez pour permettre à notre imagination d'entrevoir la splendeur d'autrefois.

A côté du temple de la XVIII^e dynastie, un autre a surgi, un vieux temple du Moyen Empire que les architectes d'Hatshepsout ont dû regarder avec dédain. Les fouilleurs modernes l'ont dégagé des terres qui l'avaient envahi et maintenant il a, lui aussi, un aspect

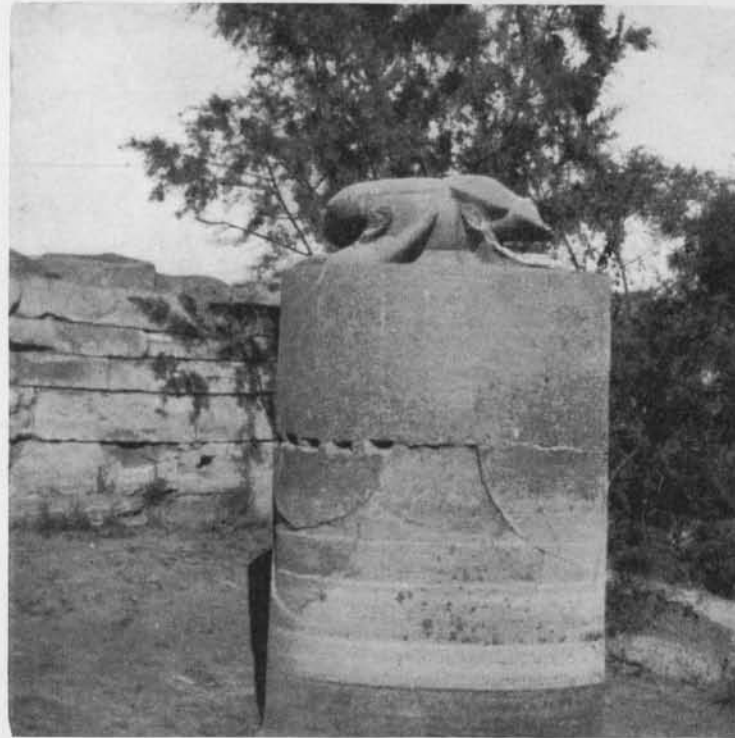


FIG. 17.

(Phot. de S. M. la Reine Élisabeth.)
Le scarabée d'Aménophis III.

KARNAK.

imposant, avec sa terrasse dominée par la falaise, les grands faucons sculptés et les vestiges de l'allée arborescente qui partait de la plaine.

Mais voici, plus loin, juste à la limite de la culture et du désert, le Ramesseum, temple funéraire de Ramsès II. Que faut-il admirer le plus : le caractère grandiose de ce qui reste ou l'aspect pittoresque de ce qui est détruit ? Les pylônes éboulés ont l'air de clamer l'épouvante du cataclysme qui anéantit leur gloire. Les colonnes, dont les tambours ont glissé et se sont éparpillés malgré leur masse, paraissent être les autels gigantesques où s'offrent des sacrifices surhumains. Le colosse qui gît entre les deux cours est si formidable que les touristes, d'abord hardis, osent à peine escalader l'épaule du grand Ramsès, la terreur des deux Egyptes et du monde. Mais tout cela n'impressionne pas autant que la partie de la salle hypostyle qui a conservé

les pierres du plafond. Les oiseaux de proie au vol puissant semblent se détacher des grandes dalles qui pèsent lourdement sur les colonnes et les murs.

Cette impression de retrouver le temple comme il était autrefois, nous l'aurons plus fortement à Médinet Habou. Le temple de la XVIII^e dynastie est assez ruiné, mais celui de Ramsès III est intact dans la première moitié. Lorsque, après la poterne d'entrée, nous atteignons le pylône, l'impression commence à se dégager. Il y a dans les grandes dalles du pavement les larges rainures dues au passage des chars et, comme à Pompéi, on imagine facilement que, hier encore, la vie était en-

tière en cet endroit. Dans la cour, maintenant silencieuse, on cherche l'écho de ces cortèges victorieux et de ces processions solennelles. Le balcon royal s'ouvre sous la colonnade. Ramsès III en personne ne va-t-il pas apparaître là ?



FIG. 18.

(Phot. J. Capart.)

KARNAK. Allée de sphinx.

Non, ce temps est bien passé, car si nous sortons par la petite porte latérale, nous ne trouvons plus, là où s'élevait le palais, qu'un grand espace vide embrasé de soleil, encadré par les mornes ruines coptes et la montagne incandescente et où se perdent, avec une sensation de rêve brisé, les colonnes réduites et le petit escalier de l'estrade royale.

Cependant, c'est le fond du temple qui est vraiment curieux. Allons-y, en passant sous les portiques dont les plafonds ont encore gardé beaucoup de leurs couleurs. Toutes les colonnes et les murs sont rasés à même hauteur, exactement comme si un couperet géant avait fait le travail. Après la période des pharaons et pendant des siècles, cette partie du temple était recouverte de terre, et ceux qui se sont établis en cet endroit ont sans scrupule nivelé le sol et utilisé

ailleurs les pierres qui pouvaient encore servir. Dans cette riche terre d'Egypte les hommes ont accumulé bien plus de ruines que le temps. Il sem- blait qu'il y eût au moins un monument qui fût à l'abri de leur insouciance ou de leur passion : la tombe. Mais là aussi, il faut bien constater que l'homme a plus abîmé que la pluie, le sable, le vent ou les siècles. Les rois d'Egypte, à l'époque thébaine, avaient choisi, dans la montagne de l'Ouest, un endroit sauvage et retiré pour y abriter leur véritable sépulture. Les Arabes l'appellent aujourd'hui « Biban el Molouk » (les Portes des Rois). Pour s'y rendre, il ne faut plus suivre des sentiers tortueux et difficiles où la crainte du danger se mêle à l'admiration de la nature. Jusqu'au temple de Sethi I^{er}, à Kourna, la route est encombrée et animée. Au delà, c'est le



FIG. 19.

(Phot. J. Capart.)
Grande colonnade d'Aménophis III.

LOUXOR.

« Biban el Molouk » (les Portes des Rois). Pour s'y rendre, il ne



FIG. 20

(Phot. Beato.)

LOUXOR. Cour d'Aménophis III.

désert, mais dans la vallée que l'on suit a été tracée une large voie carrossable et c'est aisément que l'on arrive aux sépultures royales.

Malheureusement, d'autres que nous ont pu les atteindre aussi aisément. Je ne veux pas parler des touristes qui envahissent la Vallée des Rois, mais des pillards, des voleurs de nécropole qui, depuis les pharaons jusqu'à nos jours, n'ont eu qu'une pensée : fouiller secrètement la montagne, atteindre des tombes intactes, s'en approprier les trésors. Et quelques voyageurs d'autrefois ont fait à peine moins que ces bandits de profession. Du reste, je ne suis pas bien sûre qu'il n'y aurait pas, de nos jours encore, de véri-

tables vandales si la surveillance n'était pas étroite et sévère.

Que reste-t-il alors des pauvres tombes royales visitées, profanées, pillées? Bien peu de choses quand on pense à ce qu'elles devaient contenir, mais ces choses qui restent sont encore infiniment précieuses pour le visiteur comme pour l'archéologue.

Dans la tombe d'Aménophis II, c'est la momie qui demeure dans le sarcophage de pierre ; chez Sethi I^{er}, c'est la succession des chambres et des couloirs sculptés et peints qui conduisent à la belle salle d'or couverte de représentations curieuses ; chez Ramsès III, — l'amusante visite — les petites chambres à l'entrée portent sur leurs



FIG. 21. (Phot. J. Capart.)

La cime d'Occident.

murs la peinture de tous les objets qui se trouvaient entassés là, comme chez Toutankhamon ; enfin, dans la tombe de Ramsès VI ou dans celle de Ramsès IX, c'est une véritable descente aux enfers que l'on exécute, car l'air surchauffé fait paraître d'autant plus fantastiques les scènes infernales peintes sur les murs...

Dans ces tombes, dans d'autres moins visitées, il ne faut pas se contenter de regarder les murs ; il faut regarder le sol sous ses pas, car la marche est parfois bien difficile dans ces couloirs en pente taillés dans le rocher ; il faut aussi lever la tête vers la voûte. Le ciel constellé d'étoiles et les grands vautours aux ailes largement éployées nous transportent dans quelque autre monde, sauf quand des trous béants, des surfaces entières branlantes et prêtes à crouler, nous rappellent tristement que nous sommes sur cette terre et que de telles choses ne sont pas éternelles mais périssent misérablement.

Pour secouer cette impression de tristesse, je vous conduirai, si vous le voulez, dans la « Vallée des Reines », tout au sud, à l'autre bout de la nécropole. Dans quelques tombes aux couleurs délicieusement fraîches encore, nous verrons un roi, une reine, de jeunes princes, vivre toutes les minutes de leur vie de l'autre monde avec une telle grâce et une telle sérénité que nous sortirons de là un peu confus de nos préoccupations mesquines, terre à terre ou violentes.

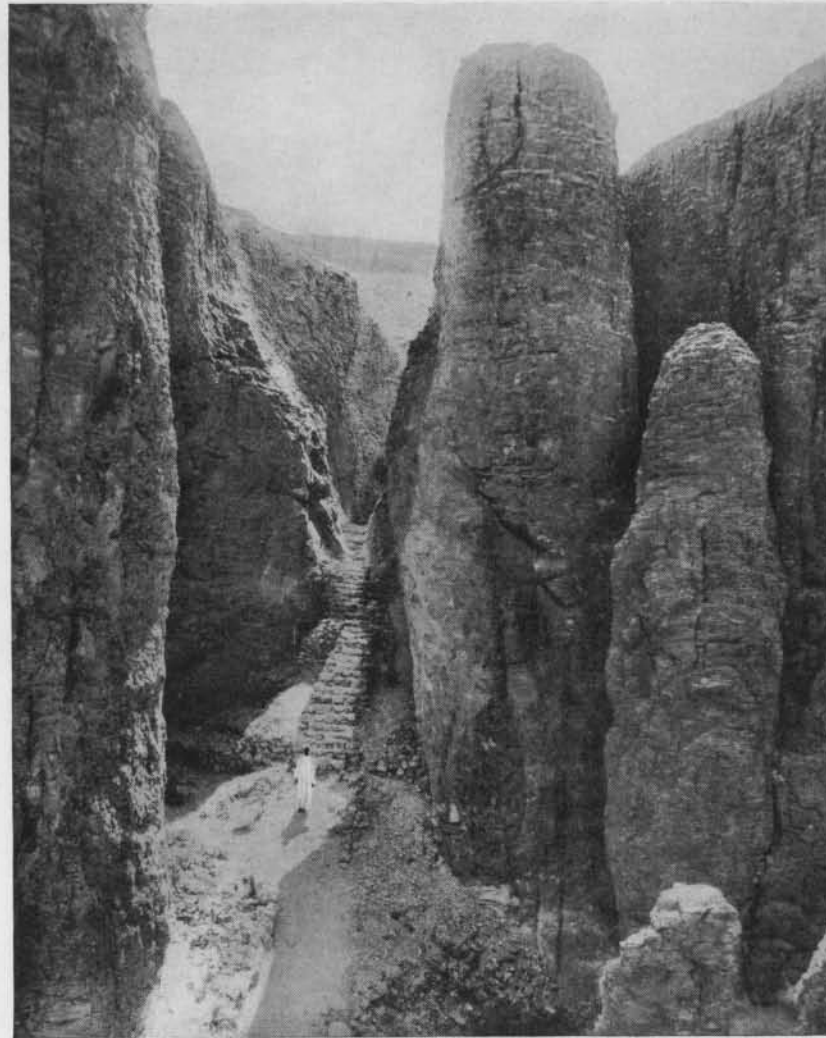


FIG. 22. (D'ap. Th. Davis.) BIBAN EL MOLOUK. Vers la tombe de Thoutmès III.

Il reste encore une visite à faire dans cette immense nécropole thébaine. Il nous faut voir quelques tombes

de ces grands personnages qui vivaient du temps de la gloire de Thèbes ou qui ont vu sa décadence. Nous ne pouvons les visiter toutes ; elles sont fort nombreuses et très éparpillées dans la plaine et sur les collines qui précèdent la véritable falaise du plateau libyque. Il y en a qui sont sculptées (lorsque la roche est bonne) ; il y en a beaucoup qui sont seulement peintes. Les unes sont toutes petites : une chapelle où l'on ne peut se tenir debout, puis plus loin (qui sait où ?), le caveau où se cache la momie. D'autres tombes, au contraire, sont vastes et grandioses et la chapelle y prend les proportions d'un temple royal souterrain.

Mais ces tombes, plus que tous les monuments pharaoniques, ont souffert et souffrent encore trop souvent. Je n'oserais vous citer tous les ennemis qui s'attaquent à elles ni énumérer toutes les armes dont ils usent pour anéantir ces merveilleux témoins de la civilisation pharaonique !

Si vous voulez, et ce sera notre dernière promenade dans Thèbes, nous irons visiter, tout là-haut, sur la colline de Cheikh abd el Kourna, quelques chapelles funéraires dont on voit, de la plaine, l'ouverture béante.

L'ascension est un peu rude. Dans les sentiers à peine indiqués, les pierres glissent sous les pieds ; le sable vous assaille, un sable rude, sec et brûlant. Mais on se sent monter vers la lumière, vers la paix, vers le large horizon. Les roches se dressent, plus farouches encore : nous voici au sommet. A peine le temps de s'en griser et nous nous plongeons dans l'ombre recueillie des chapelles. Elles sont là, toutes ces représentations qui devaient

faire au mort une vie plus parfaite que sa vie terrestre, dans le monde d'au delà, le monde des dieux. Voici les travaux des champs, les offrandes nombreuses, les retours glorieux d'expéditions lointaines, les fêtes et les banquets, les processions divines. Dans

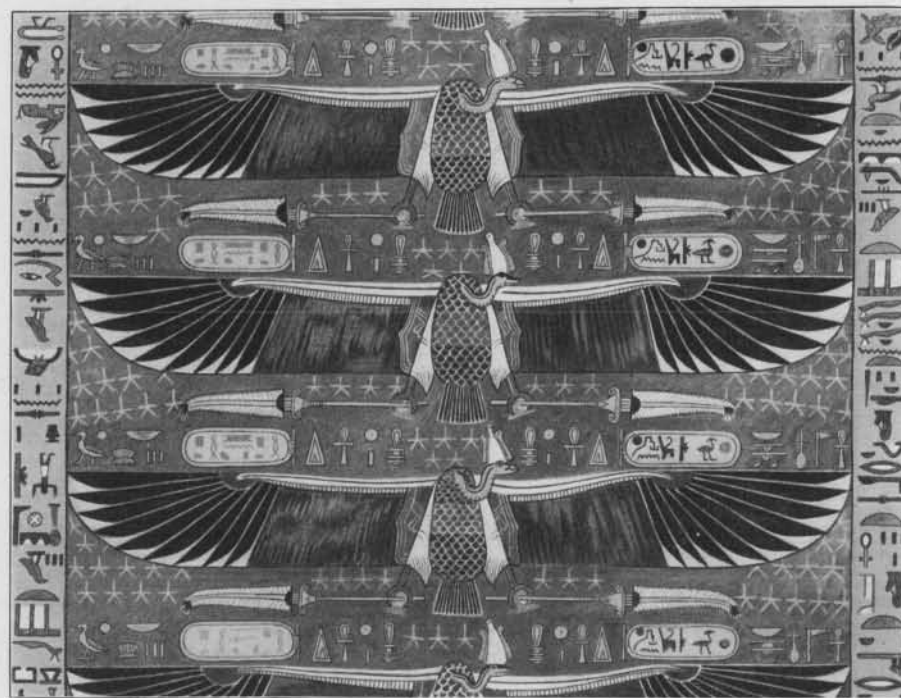


FIG. 23.

(Aquat. Harold Jones.)
Décoration du plafond.

TOMBEAU DE SIPTAH.

la chambre du fond se déroulent les funérailles avec leurs belles figures de pleureuses, les cérémonies religieuses et rituelles, les scènes graves de la pesée du cœur et de la présentation du mort à Osiris, le grand maître de l'Autre monde. Puis, tout au fond, dans l'ombre épaisse et presque hostile, s'ouvre la niche où le défunt avec tous ses noms et ses titres, toute sa généalogie, s'est fait peindre ou sculpter pour se survivre éternellement. Et partout, dans toutes les inscriptions, sur toutes les représentations, deux noms sont répétés : Amon-Ra, roi des dieux, dieu-soleil, et Maat, déesse de la Vérité.

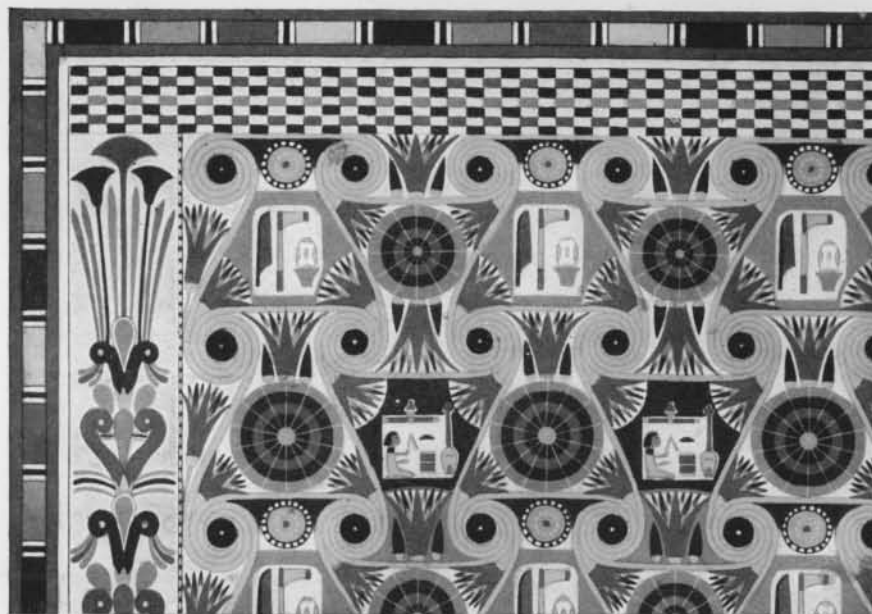


FIG. 24. (D'après Prisse d'Avennes.) TOMBEAU DE NEFERHOTEP. Plafond.

Comme ils concevaient la vie, ces Egyptiens d'autrefois ! Bien des siècles avant que les Grecs eussent élevé leur temple à la Sagesse, les hommes de la vallée du Nil allaient reposer, après leur existence terrestre, en invoquant la lumière et la vérité.

Sur le sommet de la colline, à cette heure où le soleil commence à baisser derrière les tombes toutes ouvertes vers l'est, les siècles qui nous séparent de ce passé fabuleux semblent avoir disparu et nous pouvons comprendre et redire cette grande prière des Thébains : « Que paraisse la lumière, que règne la vérité. » M. W.



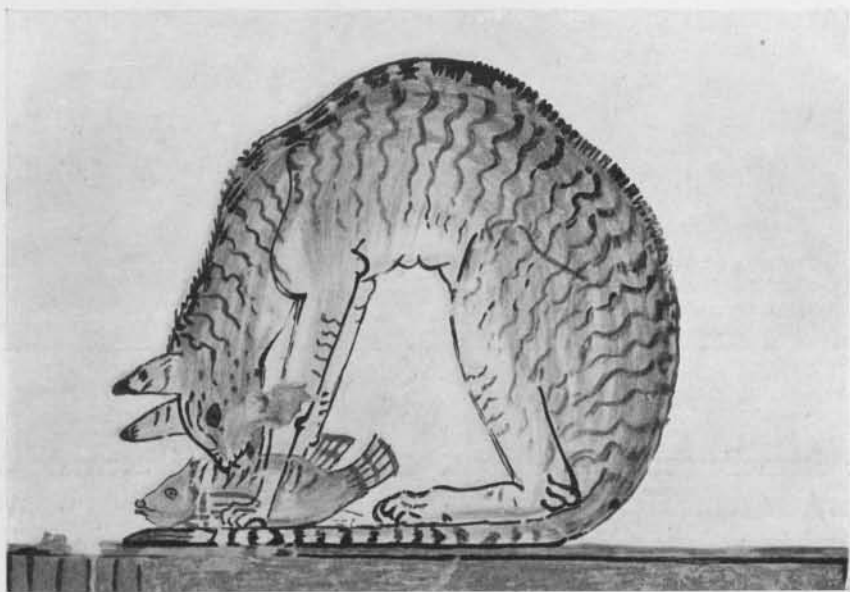




FIG. 25.

(Phot. J. Capart.)

KARNAK. PARTIE EST DU TEMPLE D'AMON.



FIG. 26.

(Phot. Seif & Gaddis.)

KARNAK. PARTIE OUEST
DU TEMPLE D'AMON.

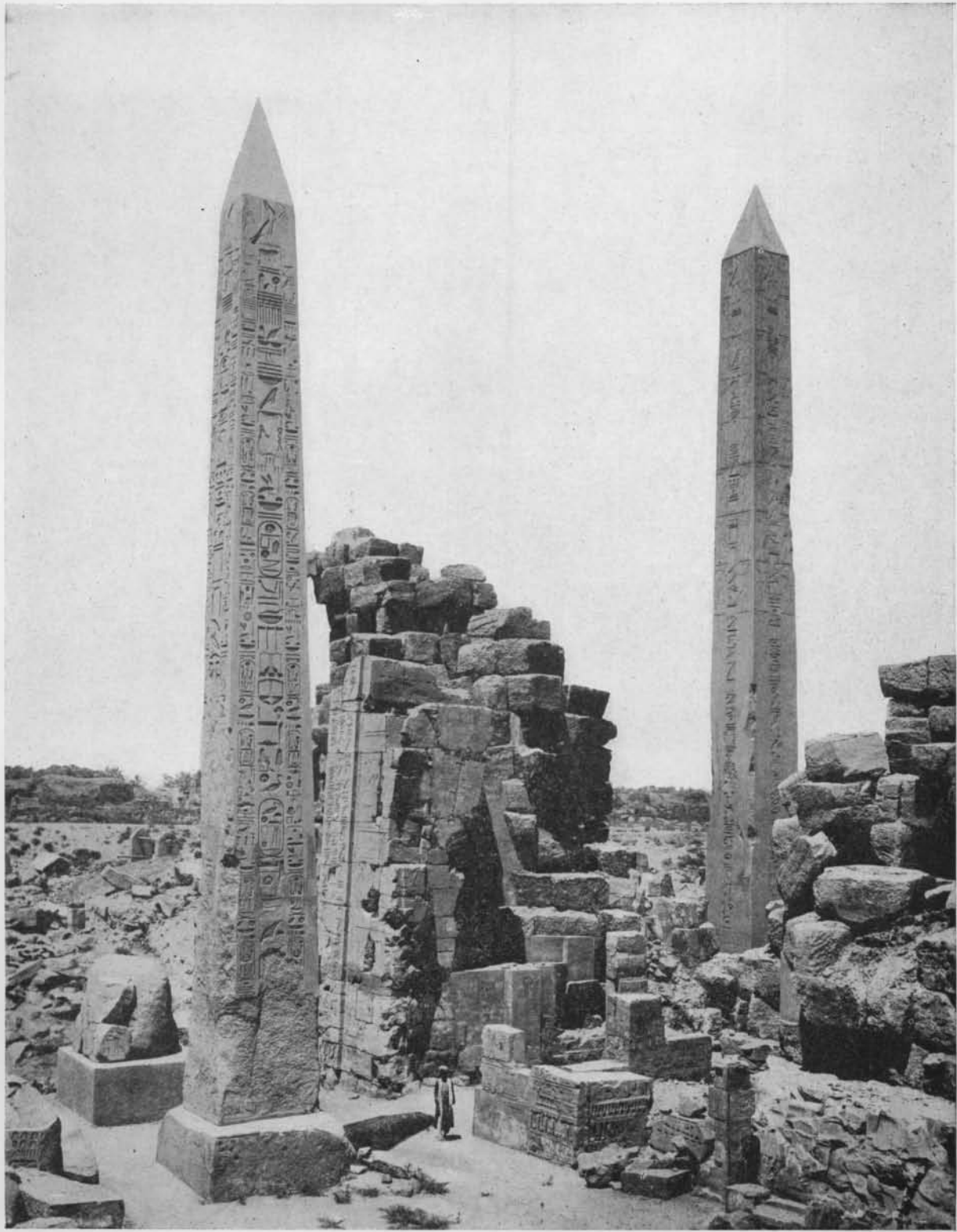
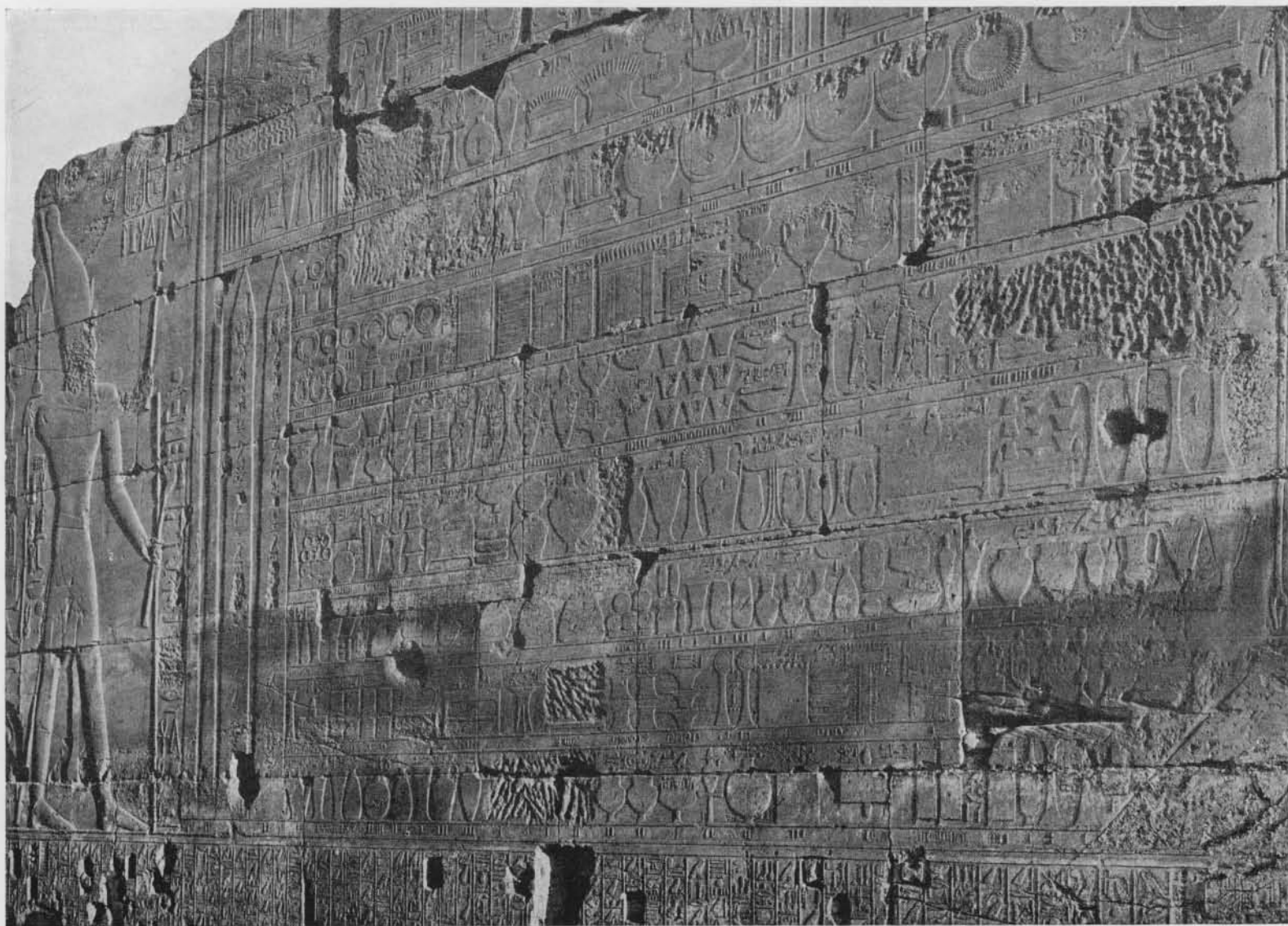


FIG. 27.

(Phot. Seif & Gaddis.)

KARNAK. LES OBÉLISQUES DE THOUTMÈS I^{er}
ET D'HATSHEPSOUT.



KARNAK. OFFRANDES DE THOUTMÈS III.

(D'après G. Jéquier, *Architecture et Décoration.*)

FIG. 28.



FIG. 29.

(Phot. Seif & Gaddis.)

KARNAK. THOUTMÈS III VAINQUEUR, RELIEF AU VII^e PYLONE.



FIG. 30. (Phot. Seif & Gaddis.) KARNAK. NEF CENTRALE DE LA SALLE HYPOSTYLE.



FIG. 31.

(D'après G. Jéquier, *Architecture et Décoration.*)

KARNAK. PROMENOIR
DE THOUTMÈS III.



LOUXOR. TEMPLE D'AMÉNOPHIS III.

(Phot. Seif & Gaddis.)

FIG. 32.



FIG. 33.

(D'après une photographie « Photoglob ».)

LOUXOR. LA GRANDE COUR ET LA SALLE HYPOSTYLE.

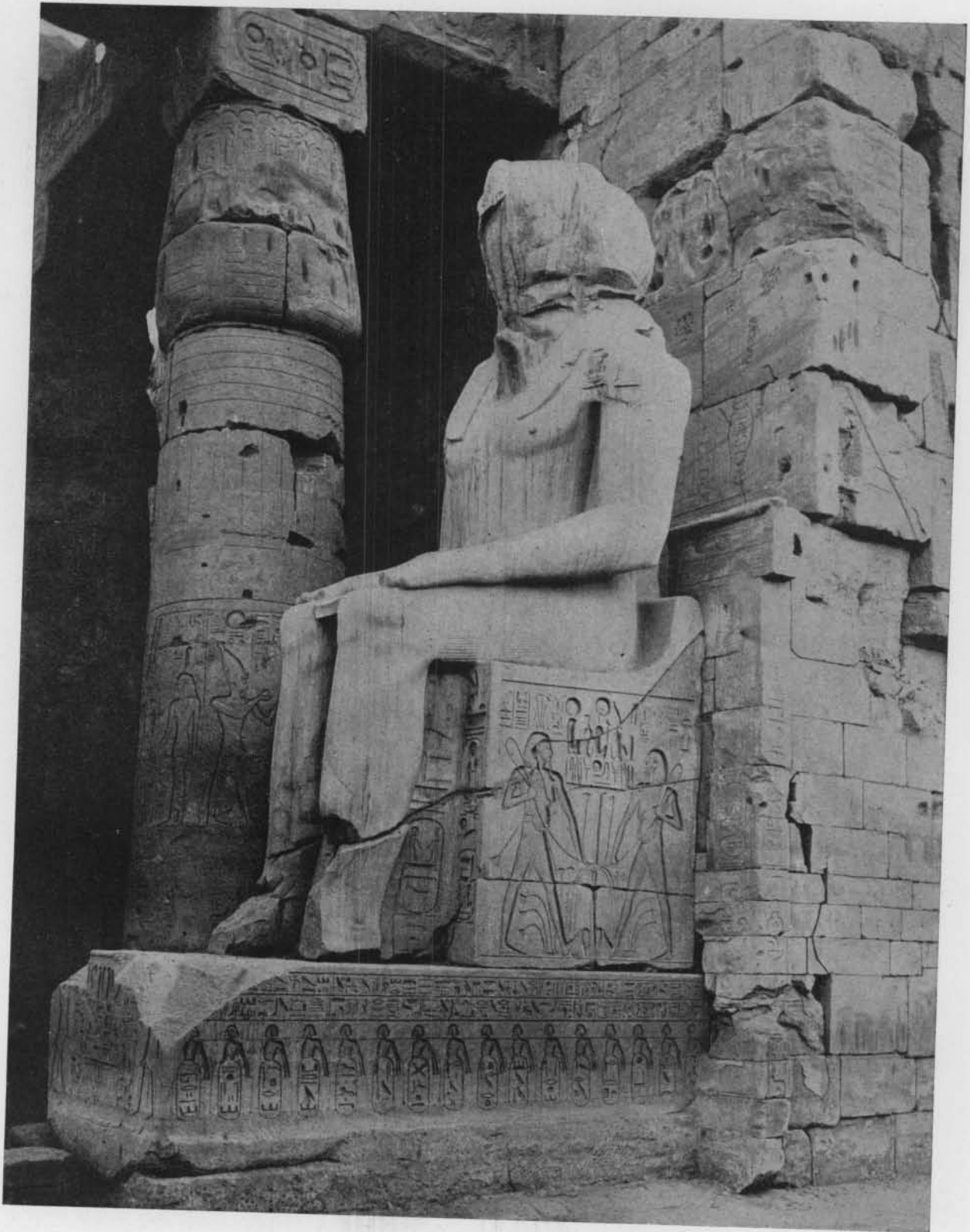


FIG. 34.

(Phot. Scif & Gaddis.)

LOUXOR. COLOSSE ASSIS DE LA
COUR DE RAMSÈS II.



FIG. 35.

(Phot. Seif & Gaddis.)

COLOSSES D'AMÉNOPHIS III
DITS COLOSSES DE MEMNON.

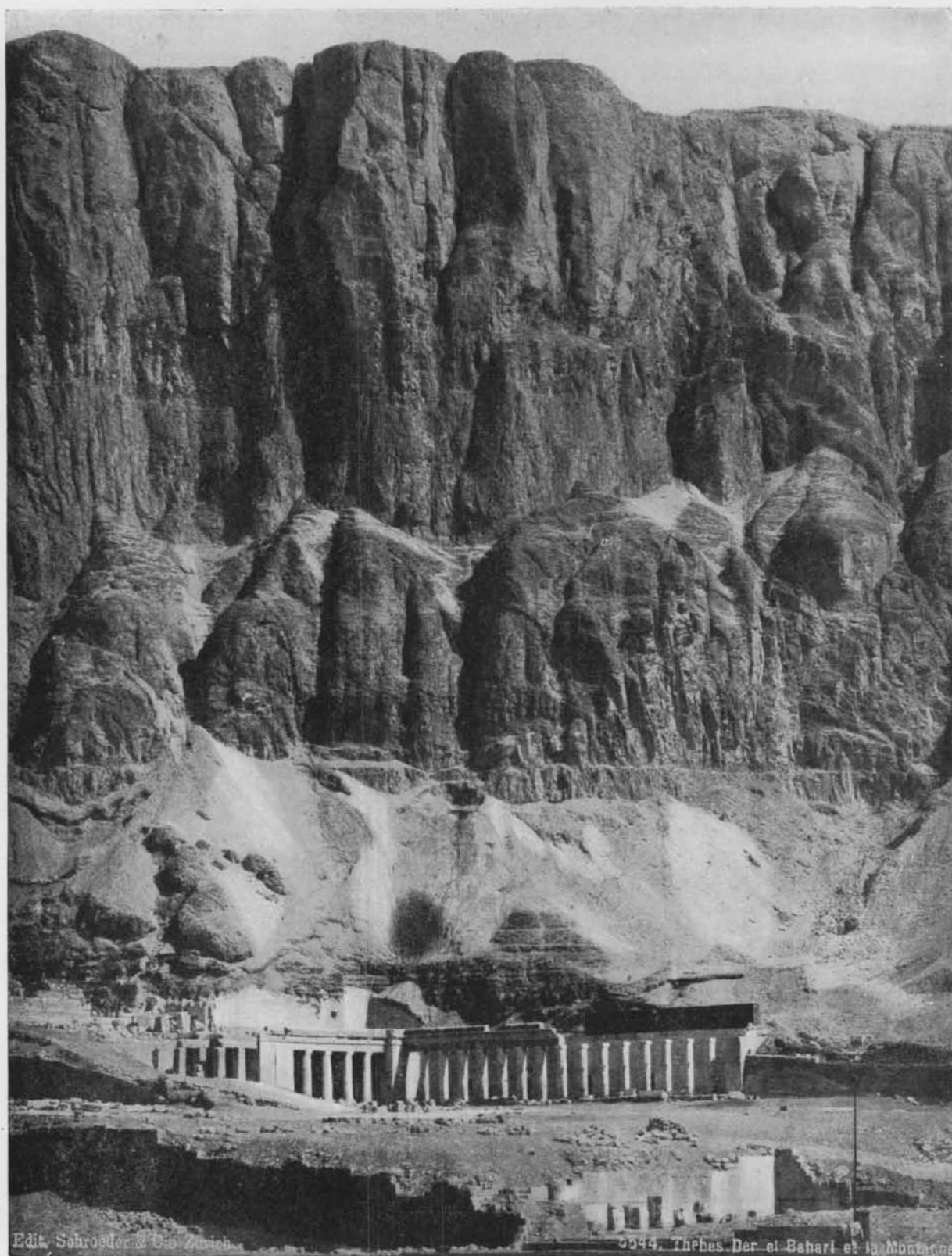


FIG. 36.

(D'après une photographie « Photoglob ».)

DEIR EL BAHARI.

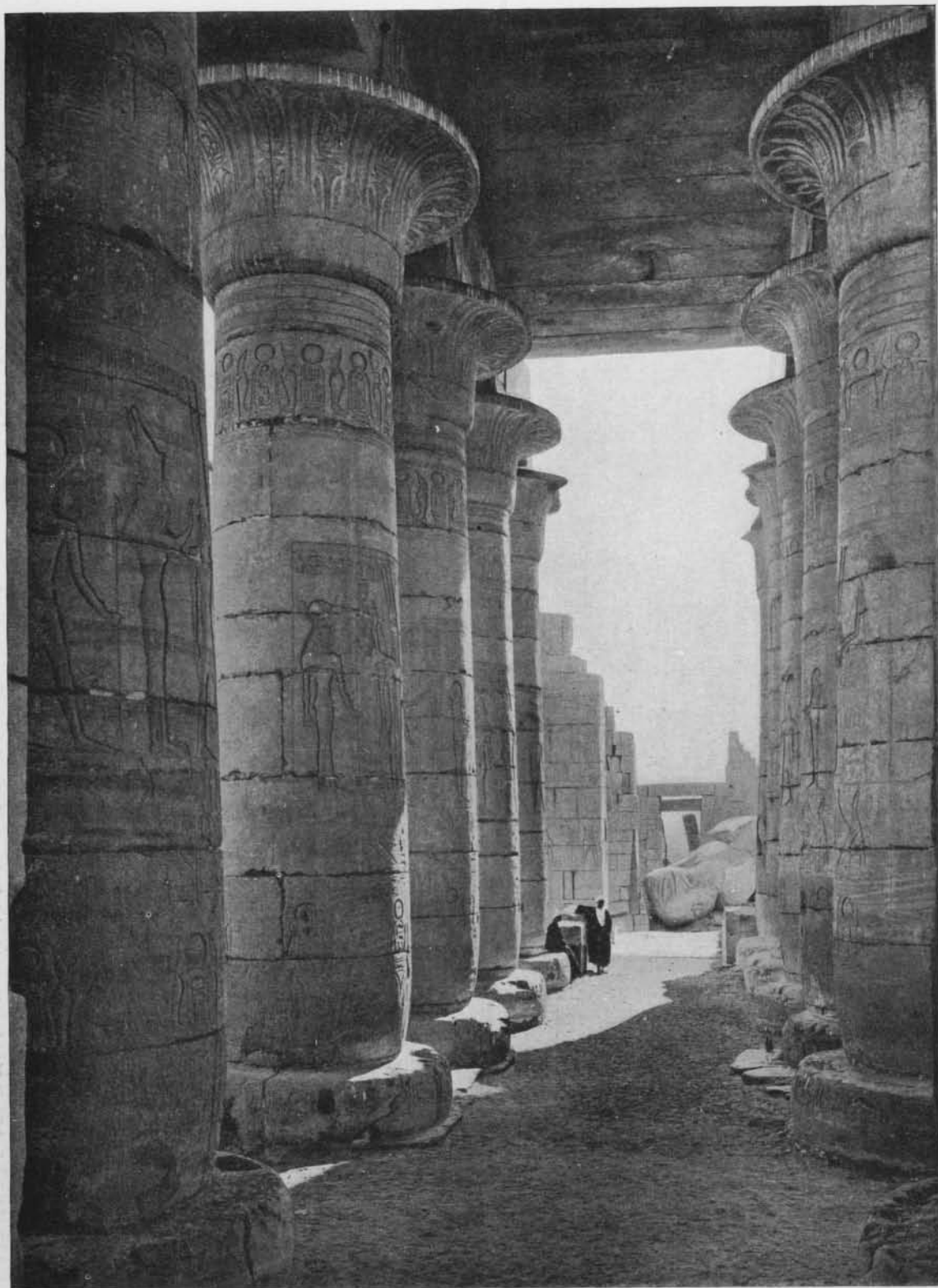
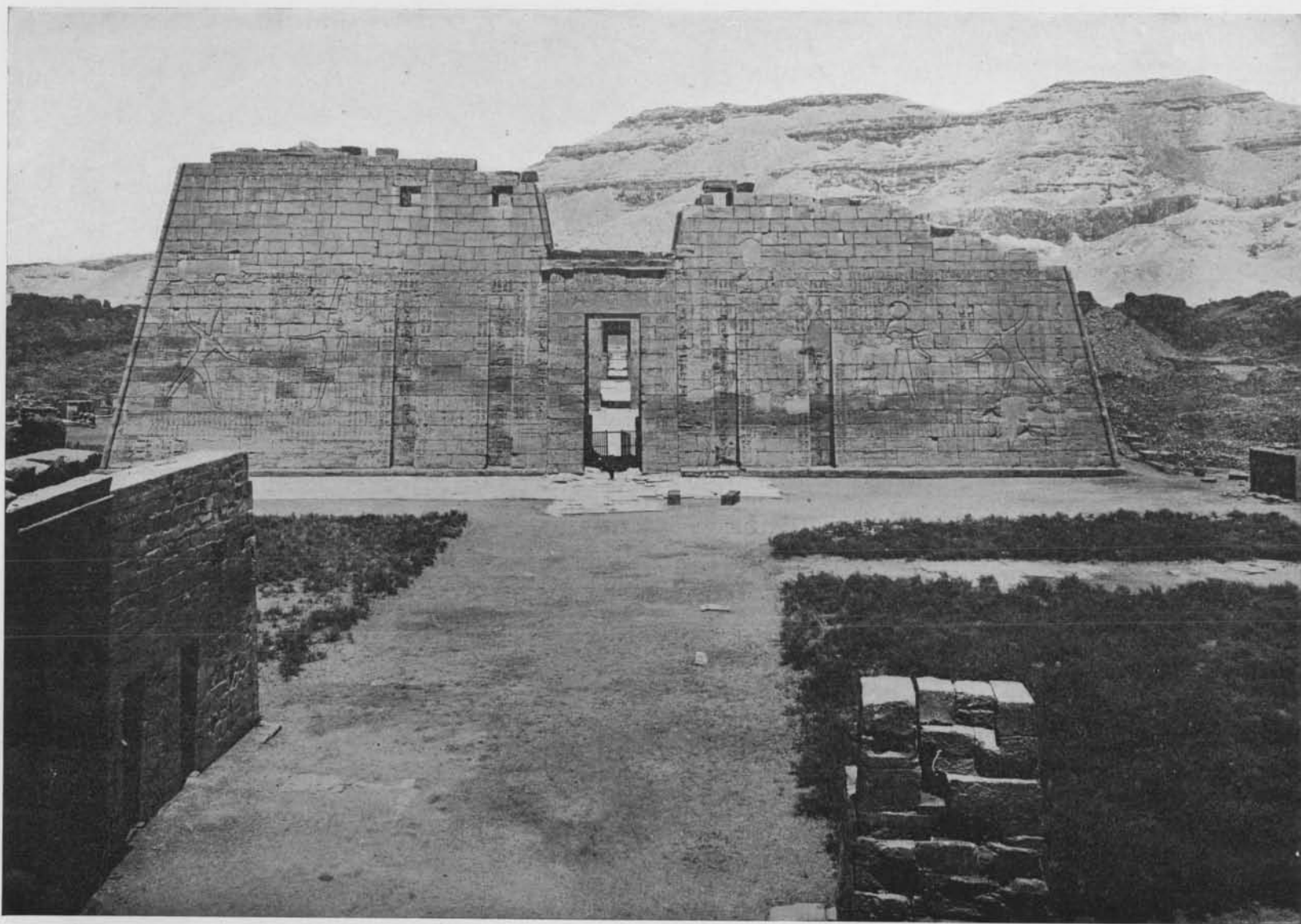


FIG. 37. (D'après G. Jéquier, *Architecture et Décoration.*) RAMESSEUM. SALLE HYPOSTYLE.



MÉDINET HABOU. TEMPLE DE RAMSÈS III.

(Phot. Seif & Gaddis.)

FIG. 38.



FIG. 39.

(D'après Th. Davis.)

BIBAN EL MOLOUK. ENTRÉE DE LA VALLÉE OCCIDENTALE.

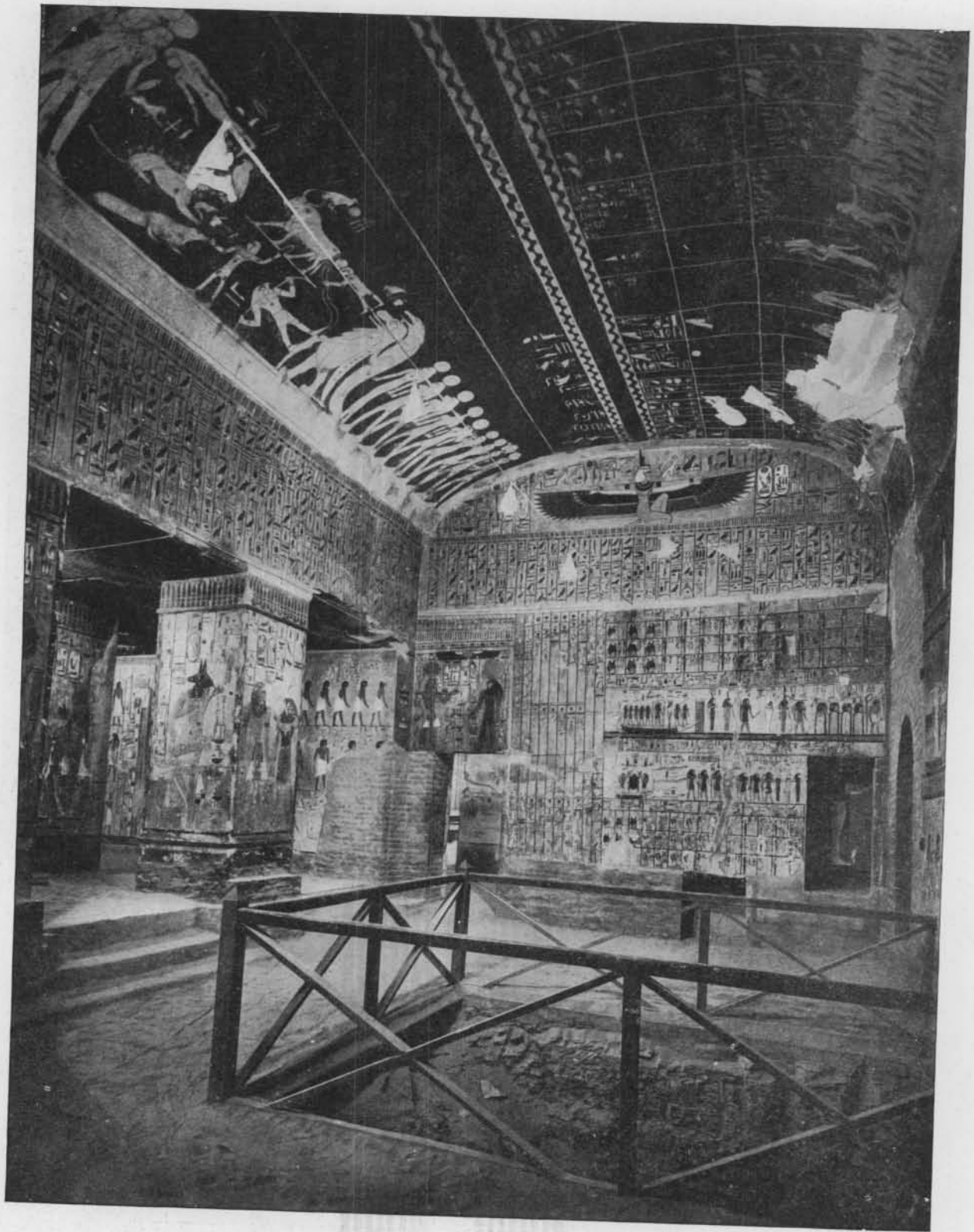


FIG. 40.

(Phot. H. Burton.)

TOMBEAU DE SETHI I^{er}. LA SALLE D'OR.

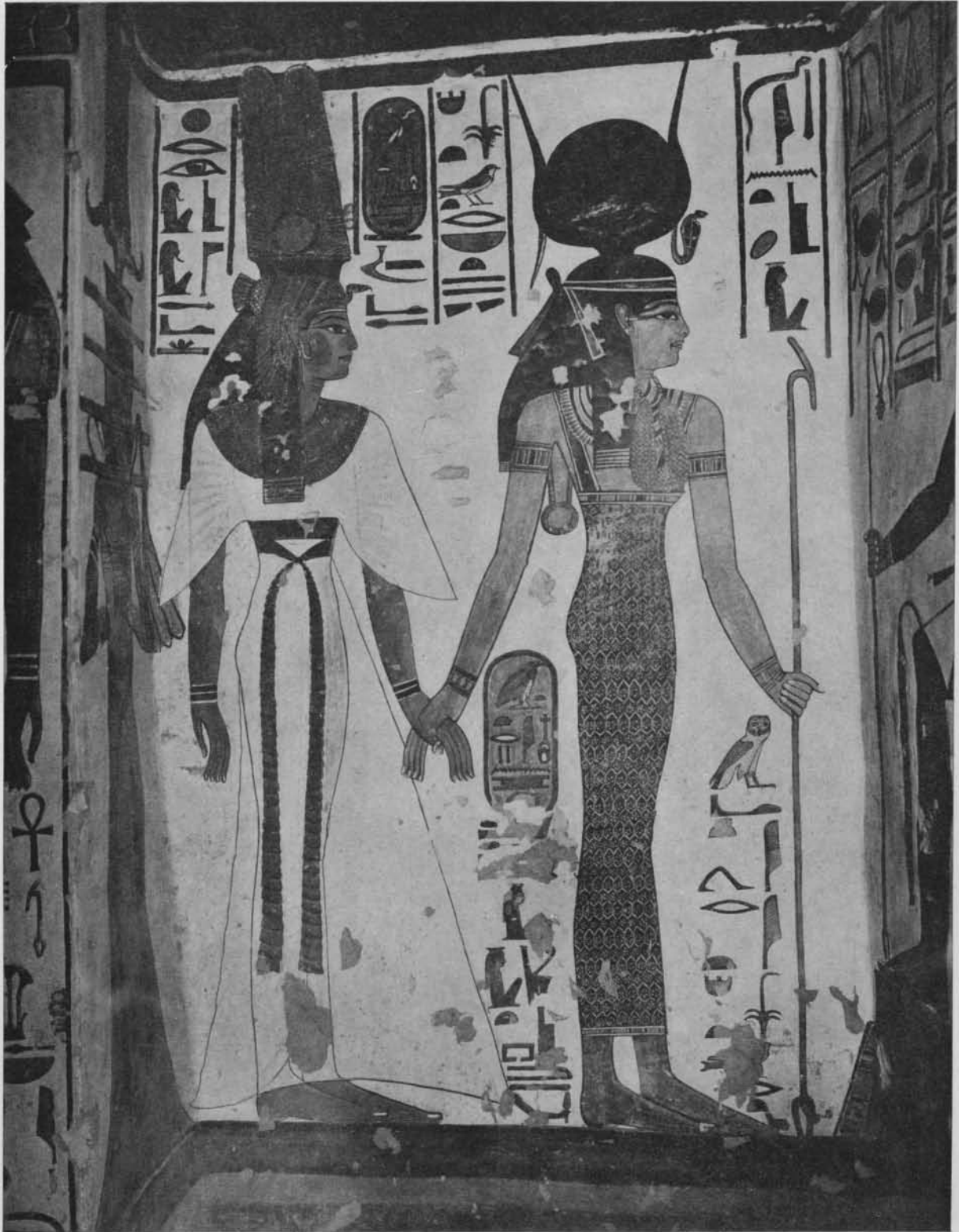


FIG. 41.

(Phot. Seif & Gaddis.)

TOMBEAU DE NEFERTARI
LA REINE CONDUITE PAR ISIS.



FIG. 42.

(Phot. Seif & Gaddis.)

TOMBEAU DE RAMOSE.
LES BEAUX PORTEURS D'OFFRANDES.

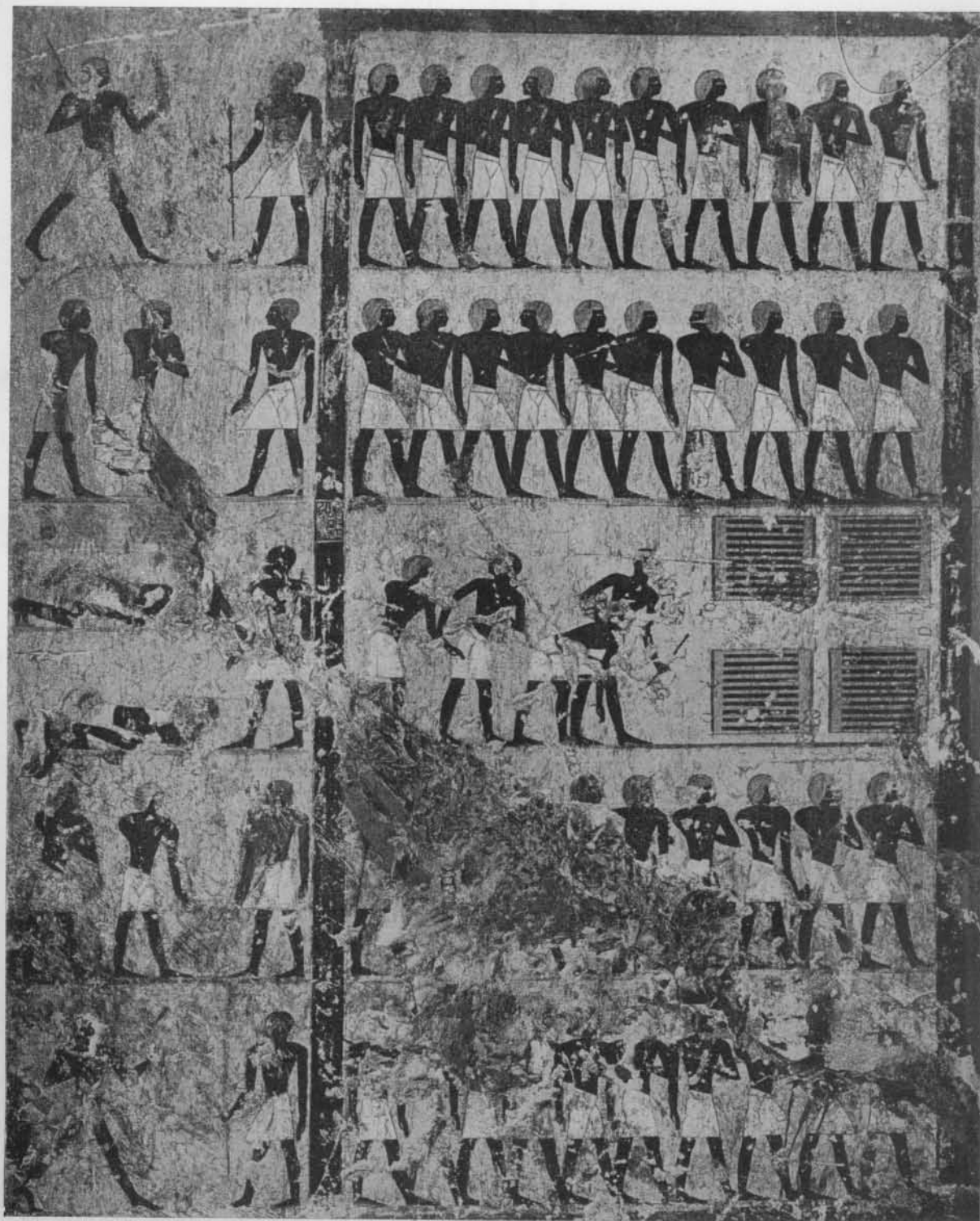


FIG. 43.

(D'après W. Wreszinski, Atlas.)

TOMBEAU DE REKHMARA.
LA SALLE D'AUDIENCE DU VIZIR.



TOMBEAU DE NAKHT. CHASSE ET PÊCHE.

(Phot Seif & Gaddis.)

FIG. 44.



FIG. 45.

(Phot. H. Burton.)

DE DEIR EL BAHARI A MÉDINET HABOU. LA TERRE DES MORTS.

L'illustration de cet album, imprimé sur les presses de VROMANT & Co,
imprimeurs et éditeurs, à Bruxelles, est empruntée à l'ouvrage publié
par la « Fondation Egyptologique Reine Elisabeth » sous le titre :
Thèbes. La Gloire d'un Grand Passé, par JEAN CAPART,
avec la collaboration de MARCELLE WERBROUCK.
(Bruxelles, Vromant & Co, éditeurs, 1925.)

